
Désillusions et stigmates de l'exotisme. Quotidiens d'immersion culturelle et touristique au Sénégal

The Disillusions and Scars of the Exotic. Everyday Cultural and Touristic Immersion in Senegal

Hélène Quashie



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/18817>

DOI : [10.4000/etudesafriaines.18817](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18817)

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2009

Pagination : 525-549

ISBN : 978-2-7132-2207-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Hélène Quashie, « Désillusions et stigmates de l'exotisme. Quotidiens d'immersion culturelle et touristique au Sénégal », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 193-194 | 2009, mis en ligne le 25 juin 2009, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18817> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18817>

Hélène Quashie

Désillusions et stigmates de l'exotisme

Quotidiens d'immersion culturelle
et touristique au Sénégal

Les contextes de semi-résidence touristique et d'expatriation au Sénégal favorisent l'analyse d'interactions quotidiennes entre des groupes minoritaires de ressortissants européens/occidentaux et leurs voisins locaux. Ces rapports sociaux particuliers ont jusqu'ici peu intéressé l'anthropologie (Doquet 2005), qui s'est davantage concentrée sur l'étude des relations entre touristes et populations visitées dans des contextes de courts séjours, ainsi que sur les enjeux sociopolitiques ou recompositions identitaires locales qui accompagnent l'industrie de l'évasion touristique¹. Les catégories de touristes auxquelles nous avons choisi de nous intéresser effectuent de longs séjours qui s'inscrivent dans des contextes de mobilité et d'interculturalité relativement inédits vis-à-vis des cadres d'analyse classiques du phénomène touristique. Leurs discours et représentations sociales devraient largement différer de ceux des touristes de passage, moins impliqués dans les réalités locales qu'ils côtoient. Or, cette cohabitation avec l'Autre ne favorise pas d'adaptation réciproque mais renforce davantage l'élaboration de frontières et de stéréotypes sociaux, assez proches dans leurs fondements de ceux que l'on retrouve dans des contextes touristiques plus classiques (Quashie 2009).

La promotion de voyages à destination du continent africain (effectuée majoritairement depuis les pays occidentaux) s'appuie sur des images spécifiques, inspirées et soutenues par l'ethnologisation de cette région du monde.

-
1. Nous parlerons dans cet article de contextes de rencontres touristiques qui n'entrent pas directement en adéquation avec les définitions classiques du « tourisme culturel », souvent présenté comme une catégorie spécifique de pratiques émergentes (tourisme éthique, respectueux, équitable, solidaire, etc.). En effet, selon A. DOQUET et S. LE MENESTREL (2006 : 4), « malgré ses contours imprécis, [le tourisme culturel] revêt [tout simplement] un sens dès lors qu'il est utilisé par les différents protagonistes du monde qu'il désigne [...] ». Nous décrirons donc des pratiques touristiques qui répondent davantage à une volonté des acteurs qu'elles concernent de les qualifier de « culturelles » (rencontre et cohabitation avec l'Autre, découverte et dépaysement touristique en milieu rural, etc.).

Fréquemment présentée comme anhistorique, elle fait l'objet de nombreux fantasmes alimentant les imaginaires sociaux occidentaux. Par exemple, le mythe de la « non-civilisation », aisément décelable dans les discours de promotion touristique, invite le visiteur à pénétrer dans un monde « primitif » animé par une faune exotique, des danses traditionnelles « typiques », au milieu de paysages semi-désertiques ou tropicaux (Echtner & Prasad 2003). Or, cette notion de primitivité exotique repose sur un principe d'ambivalence caractéristique : sa valorisation (se) nourrit de nombreuses idées reçues très médiatisées situées aux antipodes du rêve et de l'enchantement touristiques (corruption, domination masculine, archaïsme technique, démographie galopante, économie informelle, sous-industrialisation, pauvreté, illettrisme, guerres civiles irrationnelles, etc. [Courade 2006]).

Au cœur de cet espace d'interlocution sociopolitique ambigu entre l'Occident et le continent africain, le Sénégal est devenu l'un des pays les plus touristiques de la région ouest-africaine². La promotion et la vente de cette destination sont assurées par des investisseurs privés européens : l'État sénégalais ne perçoit que les taxes relatives aux transports aériens et aux complexes hôteliers. L'offre touristique repose principalement sur des séjours proposés par des agences de voyages et tour-opérateurs internationaux dans les établissements de la Petite Côte³, et des circuits itinérants au sein des régions littorales. Ce « tourisme de masse », soutenu par la régularité des vols charters, allie donc plaisirs balnéaires et culturels, principe qui a peu à peu donné naissance à des pratiques « alternatives » de tourisme de découverte, élaborées par des voyageurs spécialisés mais de moindre envergure.

Ces différentes promotions touristiques du rêve et du dépaysement mettent en valeur des imaginaires socioculturels semblables et récurrents : elles entretiennent par exemple, toutes sans exception, une importante fascination pour le « monde rural africain », renforçant ainsi l'image du Sénégal comme « Porte de l'Afrique ». Ce slogan, repris par de nombreux voyageurs européens ainsi que par le ministère du Tourisme sénégalais, construit l'idée d'un carrefour entre l'Occident et le continent africain. En effet, la destination Sénégal n'utilise pas d'arguments « culturels », elle n'évoque pas d'aspects « traditionnels » spécifiques, comme ce peut être le cas du Burkina Faso, du Mali ou du Cameroun, auxquels la muséographie européenne/occidentale fait plus largement référence. Les expéditions coloniales et enquêtes ethnographiques⁴ n'ont pas ou peu retenu d'éléments « culturels »

-
2. Notre travail de thèse repose sur des enquêtes qualitatives réalisées au cours de quatre séjours longs de 5 à 11 mois au Sénégal (2005-2008).
 3. Les plages facilement aménageables de cette partie du littoral et la faiblesse de ses courants marins en font une région touristique privilégiée, par opposition à la Grande Côte plus dangereuse (Dakar-Saint-Louis). La station de Saly, aménagée par l'État sénégalais sur la Petite Côte, a été ouverte en 1981.
 4. Les plus récentes marquent particulièrement les imaginaires sociaux actuels. Voir par exemple les expositions du Musée du quai Branly qui ne font état que de deux ou trois éléments « culturels » appartenant à une « ethnie sénégalaise ».

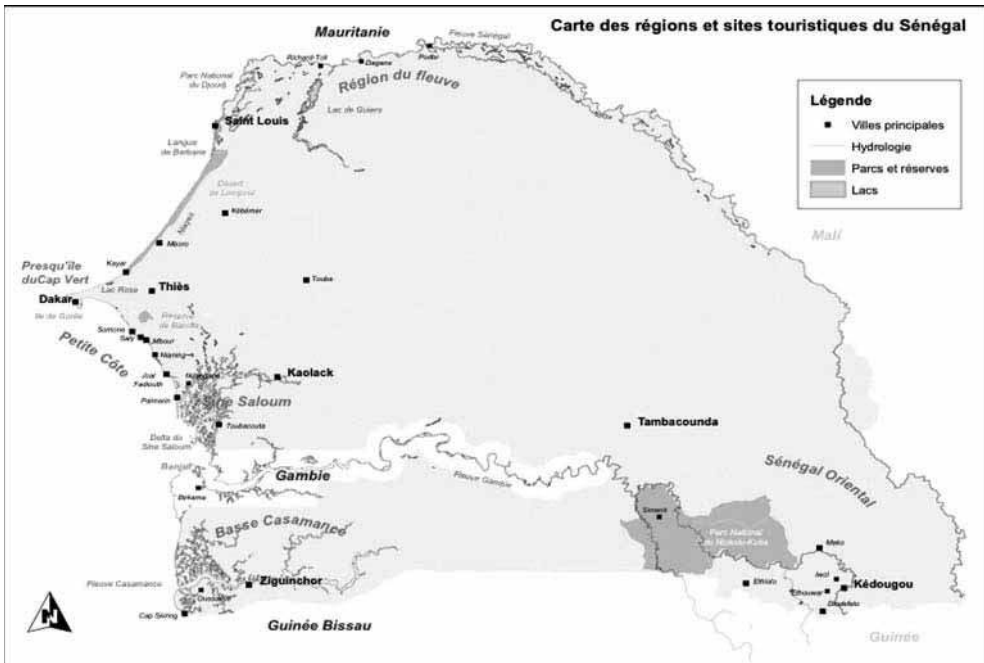
distinctifs propres au Sénégal, susceptibles d'être utilisés par les discours touristiques. Ce pays n'est pas connu en Occident pour ses « trésors » ethnologiques, mais davantage pour la position politique qu'y occupait l'administration coloniale (la ville de Saint-Louis était capitale de l'Afrique occidentale française), ses joueurs de football recrutés dans de nombreux clubs européens, la densité de ses réseaux transnationaux mourides, ou encore le nombre important de ses étudiants dans les universités françaises. La destination Sénégal garantit donc un choc culturel « aseptisé », et se vend davantage grâce à la promotion de son environnement littoral que par le biais d'attributs « typiques » évoquant généralement la « culture africaine ». L'enchantement touristique fondé sur la notion de « primitivité » n'apparaît donc au Sénégal que de manière relative, lors d'excursions dans des concessions villageoises rurales à quelques kilomètres des localités littorales, et surtout par le biais de circuits itinérants dans les régions de Basse-Casamance, Kédougou ou Saint-Louis, qui n'attirent qu'environ 30 % des visiteurs du pays. Ces séjours provoquent le ravissement unanime des visiteurs mais peu de questionnements quant aux attentes et perceptions de l'Autre-visiteur/visité. Voués au loisir des touristes et non à leur implication dans la réalité sociale qu'ils côtoient, les programmes des tour-opérateurs aussi bien que ceux des voyageurs défenseurs d'un « tourisme plus respectueux » organisent en effet une « rencontre » avec l'Autre de courte durée selon des modalités stéréotypées (Quashie 2009).

La valorisation touristique du littoral sénégalais favorise davantage le retour d'un certain nombre de visiteurs dans ses régions de la Petite Côte et du Saloum. Enchantés par leur premier séjour souvent hôtelier, ces touristes deviennent « semi-résidents »⁵, voire « résidents permanents », et organisent pour certains une frange du tourisme interne sénégalais.

Nous nous sommes interrogée sur ces contextes touristiques au sein desquels des vacanciers effectuent de longs séjours récurrents, au contact direct des « populations locales ». Que se passe-t-il lors de ces rencontres ; quelles sont les modalités de ces interactions ? Nous analyserons les représentations⁶ et pratiques sociales de ces touristes et des individus qu'ils côtoient

-
5. L'Organisation mondiale du tourisme et la Commission statistique de l'Organisation des Nations-Unies ont défini en 2000 le phénomène touristique par « les activités déployées par les personnes au cours de leurs voyages et de leurs séjours dans les lieux situés en dehors de leur environnement habituel pour une période consécutive qui ne dépasse pas une année, à des fins de loisirs, pour affaires et autres motifs non liés à l'exercice d'une activité rémunérée dans le lieu visité ». Ainsi, les individus européens dont il est question dans le texte appartiennent à la catégorie générale des « touristes ». La plupart sont en couple (tranche d'âge 45-75 ans) et issus de catégories socio-professionnelles très hétérogènes : ils résident au Sénégal entre trois et neuf mois consécutifs car ils ne sont plus en activité ou seulement partiellement.
 6. Le concept de représentation sociale fait référence à des réserves de savoirs pratiques, de traditions et d'idéologies qui construisent des opinions, images,

au sein de la société sénégalaise, afin de comprendre plus précisément les imaginaires sociaux utilisés, produits ou entretenus au sein de ces contextes spécifiques d'interculturalité. Bien qu'ils ne soient pas préconstruits par des structures de voyage, ils ne semblent pas favoriser pour autant une connaissance réciproque de l'Autre mais constituent le support de nombreux stéréotypes. Nous nous intéresserons donc plus précisément à l'ambivalence conflictuelle des rapports sociaux que cette « rencontre culturelle » instaure, aux réseaux d'élaboration et d'entretien de représentations sociales qui lui sont spécifiques, ainsi qu'à leur contexte sociopolitique et identitaire.



attitudes, préjugés, stéréotypes, et croyances. Ils constituent un assemblage de références activées selon les finalités et les intérêts des acteurs sociaux qui s'en servent (SECA 2001). Les représentations sociales sont en outre des entités élaborées dans des rapports entre groupes sociaux, attachées à des positions ou à des statuts inscrits dans une logique de jugements et d'actions. Par conséquent, l'objet d'une représentation sociale renvoie à un enjeu, source de divergences, d'influence et de questionnements. Son étude permet de discerner des dynamiques sociales, évoluant autour de principes d'opposition et d'influences d'acteurs ou d'institutions, antagonistes ou dominants dans la définition de la réalité sociale concernée.

La Riviera de la « Porte de l'Afrique » : du rêve balnéaire aux impasses de l'interculturalité

Exotisme littoral et idéal-type de l'Autre

Les touristes qui séjournent au Sénégal proviennent principalement de pays occidentaux (prédominance de la clientèle française, puis par ordre d'importance : belge, suisse, et nord-américaine). Le taux de retour de ces vacanciers est très faible (environ 2 %) ⁷. Les visiteurs ayant participé à un circuit de découverte sont très peu nombreux à revenir au Sénégal, si ce n'est pour s'intéresser quelques années plus tard aux « progrès » socio-économiques du pays. De même, les adeptes de séjours balnéaires « *all inclusive* » testent successivement ces formules dans les « pays tropicaux » où sont implantés chaînes hôtelières et tour-opérateurs internationaux.

La catégorie « touristes semi-résidents » recouvre donc initialement des clients et habitués (français et belges pour la plupart) des complexes balnéaires de la Petite Côte et du Saloum, souhaitant s'organiser en dehors de ce contexte hôtelier jugé trop contraignant. Nombre d'entre eux louent en effet, pour une durée minimale de trois mois, des villas ou appartements appartenant à certaines chaînes hôtelières (résidences de vacances) et autres entrepreneurs européens, ou encore mis à disposition *via* Internet par des particuliers européens durant leur absence. Beaucoup profitent également de très longs séjours dans leur résidence secondaire en bord de mer. Le faible coût des investissements fonciers ⁸ et les réseaux d'interconnaissance que tissent les individus semi-résidents au cours de leurs séjours ont en effet accru le nombre de propriétés privées dans certaines localités. Il existe ainsi des quartiers résidentiels entièrement habités par des touristes semi-résidents européens, à proximité de complexes hôteliers balnéaires (Saly, Nianing, et la Somone pour les principaux de la Petite Côte, Palmarin, Ndangane et Toubacouta dans le Saloum). Ces localités connaissent une spéculation foncière importante, car de nombreuses parcelles du littoral de la Petite Côte et du Saloum ont été vendues pour favoriser ce type de villégiature.

-
7. Les recensements statistiques du ministère du Tourisme sénégalais s'appuient sur les fiches de débarquement et d'embarquement que chaque individu doit remplir à son arrivée ou sortie du territoire. Elles ne sont pas exclusivement destinées aux touristes, et ne sont pas non plus dépouillées et analysées régulièrement. Nous nous sommes donc appuyé sur les chiffres fournis lors de réunions et entretiens non directifs effectués avec des responsables du ministère, notamment auprès de sa Direction des études et de la planification. Le chiffre avancé dans le texte a en outre été corroboré par les estimations des voyagistes avec lesquels nous avons travaillé.
 8. Les résidences de particuliers sont également exemptées d'impôts, leurs travaux sont peu coûteux, et leur agencement et usage dépendent du goût de leur propriétaire, faute de réglementation (absence de taxes pour les piscines ou d'interdiction de mise en location touristique).

Ces touristes reviennent au Sénégal pour son littoral et ses loisirs, son climat, sa tranquillité. Ils y associent également l'image d'une « population locale » sympathique, accueillante et spontanée, grâce aux rapports conviviaux qu'ils ont entretenus avec des professionnels du tourisme lors de leur(s) séjour(s) hôtelier(s). Ce tourisme de semi-résidence amène par ailleurs de nombreux résidents locaux à se proposer comme gardiens, employés domestiques, jardiniers, ouvriers, électriciens, ou toute autre profession jugée utile auprès de leurs voisins européens⁹. Ces nouveaux emplois permettent de pallier la faible rentabilité actuelle des principaux secteurs économiques régionaux, l'agriculture et la pêche.

Le développement touristique de ces bourgades rurales semble pouvoir combler idéalement les attentes de ses protagonistes. Or, les relations qui se nouent entre semi-résidents européens et habitants locaux sont en grande majorité d'ordre conflictuel. L'important différentiel socio-économique qui caractérise leurs niveaux de vie rend en effet inévitables certains types d'antagonismes. Mais cette réalité ne suffit pas à expliquer ces conflits qui reposent également sur la confrontation de stéréotypes qui lui préexistent.

Nous avons par exemple noté que de nombreux touristes ayant participé à des excursions « culturelles » (lors de séjours balnéaires) et des circuits itinérants ponctuent le récit exalté de leur voyage avec une analyse critique et récurrente de faits sociaux estimés handicapants pour le « progrès » du pays (Quashie 2009). L'ambivalence de ces discours traduit le principe de « fascination répulsive » (Jewsiewicki 1991 : 27) qui caractérise généralement l'ensemble des représentations européennes/occidentales ayant pour objet « l'Afrique ». Ce principe apparaît de manière plus étayée encore dans les discours des touristes semi-résidents, et participe par exemple à la stigmatisation de la religion islamique, ou du statut de la femme et de sa condition sociale (entendue par bon nombre d'entre eux comme inégale à celle de l'homme et socialement exploitée). Les représentations sociales négatives que cristallisent ces sujets de débats condamnent l'existence de mœurs jugées à contre-courant de la mondialisation et de sa modernité. La pratique de la polygamie soulève ainsi des questions très polémiques, symbole aux yeux de ces touristes d'un mode de vie « non civilisé ». La démographie (favorisée en partie par la polygamie) est également au centre de ces jugements critiques, qui laissent entrevoir la « population sénégalaise » comme globalement responsable d'une situation économique de sous-développement. Ces discours convoquent de vieux clichés occidentaux (improductivité, paresse, tendance à la corruption, manque de rigueur et d'anticipation), fréquemment ramenés au statut de qualités intrinsèques des individus « africains », pour justifier une absence de progrès économique et social.

Ces représentations spécifiques rencontrent des imaginaires sociaux locaux dont elles ignorent souvent l'existence. Les ressortissants d'origine

9. Tous les touristes semi-résidents ont au moins une employée femme de ménage, cuisinière et lingère, ainsi qu'un gardien ou un aide-jardinier.

occidentale présents au Sénégal sont désignés par le terme « *toubab* » (« le Blanc »)¹⁰. La référence phénotypique qu'il implique n'est localement jamais jugée péjorative, mais comme au sein de tant d'autres sociétés, les individus sont systématiquement associés au milieu social dont ils sont issus et peuvent être stigmatisés en conséquence. La dénomination générique « *toubab* » est socialement très répandue. Également utilisée dans différents pays de la sous-région ouest-africaine, elle recouvre une catégorie sociale qui n'est pas spécifique au Sénégal (Doquet 2005). Une fois traduit, ce terme choque bon nombre d'individus occidentaux, dont l'éthique et le sens aigu du « politiquement correct » n'inclut pas la désignation de l'Autre par son apparence physique. Une grande majorité de semi-résidents et résidents permanents refuse donc d'être interpellée ainsi, décelant dans le mot « *toubab* » une connotation raciste. Cependant, cette analyse est simplificatrice, car les étiquettes apposées aux individus non sénégalais se réfèrent à des imaginaires sociaux qui transcendent la simple évocation de traits phénotypiques, ce qu'ignore la plupart des (semi)-résidents européens. Ainsi, certains peuvent être interpellés par le terme « *toubab* » en pleine rue (et s'en offusquer) en raison de leur tenue vestimentaire, notée par ailleurs comme particulièrement récurrente auprès des touristes et expatriés occidentaux (jupe transparente, chemise ouverte, short court, chaussures de plage). Il s'agit d'un ensemble d'attitudes qui fait écho à leur méconnaissance des significations et codes sociaux locaux qui y sont associés.

D'une manière générale, les stéréotypes suggérés par le terme « *toubab* » (qui ne sont pas propres aux représentations élaborées par la société sénégalaise)¹¹ renvoient aux perceptions suivantes : l'individu occidental court toujours après le temps, ne croit pas en Dieu, ne sait pas s'habiller avec élégance, est irrespectueux envers sa famille. Cet idéal-type construit le portrait inverse de celui qui est attribué à l'individu africain, issu d'un imaginaire social occidental réapproprié en partie localement¹². Un autre ensemble de représentations sociales complète cet idéal-type à partir de références afrocentristes et postcoloniales inscrites dans un rapport social de type dominant/

-
10. La nationalité et l'origine françaises de l'enquêtrice, son statut de semi-résidente à Dakar depuis 2003 dans le cadre de stages et travaux universitaires (master-doctorat) et son appartenance à une famille franco-sénégalaise d'origine béninoise/togolaise, nous ont très souvent confrontée aux stéréotypes locaux concernant les ressortissants occidentaux et permis d'élargir nos champs d'investigation. Nos analyses s'appuient également sur des données issues de cinq entretiens non directifs, ainsi que d'entretiens informels auprès d'individus de nationalité sénégalaise en milieu rural et urbain, et d'individus expatriés d'origine africaine à Dakar.
 11. Les représentations sociales généralisantes des guides maliens à l'égard de leurs clients occidentaux que présente Anne DOQUET (2005 : 247-249) se retrouvent dans les entretiens que nous avons menés avec une population d'enquêtés plus élargie.
 12. Selon les stéréotypes de cet imaginaire social, l'individu africain, par opposition à son double occidental, serait lent, peu rigoureux, mystique, superstitieux, attaché au paraître, festif, toujours souriant, et dépendant de ses relations sociales.

dominé : l'individu occidental résume « l'Afrique » à la « brousse », possède des idées très arrêtées, nie la valeur des savoirs qu'il ne maîtrise pas, et prétend détenir le modèle du progrès et de la civilisation. Il est également pressenti comme « naturellement » paternaliste, en raison de son besoin constant de changer l'Autre à son image et de l'éduquer sans évaluer ni comprendre son contexte culturel et socio-économique.

Les individus occidentaux sont donc inscrits dans une catégorie sociale spécifique. Au Sénégal, ils représentent d'une part les principaux acteurs du secteur touristique (investisseurs, voyageurs et visiteurs), qui produisent une image du Sénégal pour l'extérieur. D'autre part, une large part de leurs références linguistiques et sociales est ancrée dans la société sénégalaise¹³. Celle-ci a bâti son statut sociopolitique, à la fois vis-à-vis de l'Occident et du reste de la région ouest-africaine, grâce à une cohabitation importante avec l'administration coloniale présente du xv^e siècle jusque dans les années 1960. Cette micro-société en effet ne s'est pas limitée à ses fonctions administratives et militaires, mais a donné naissance à une importante communauté métisse urbaine : les Quatre communes (Dakar, Gorée, Saint-Louis et Rufisque, dont les résidents locaux avaient le statut de citoyens français ainsi que les privilèges afférents) sont des milieux urbains qui ont longtemps entretenu de nombreuses représentations et pratiques sociales relatives à l'individu occidental et à son mode de vie.

Regards croisés sur les voies du désenchantement

Le secteur touristique est un bon observatoire des attitudes et perceptions, adaptées ou inspirées de stéréotypes sociaux généraux. Nous avons relevé quelques exemples de situations récurrentes opposant invariablement semi-résidents européens et habitants locaux, et qui mettent en péril l'établissement d'un lien social et d'une confiance réciproque¹⁴.

Les conflits relatifs à des questions financières (escroqueries, vols, détournements) sont très réguliers et mettent en lumière les caractéristiques d'un rapport social particulier. Certains facteurs contribuent à les renforcer : localement, la nationalité européenne des vacanciers apparaît en soi comme un signe extérieur de richesse, au même titre que leur(s) villa, véhicule, type d'alimentation, mobilier et domestiques. Ces critères apparents désignent

-
13. Nous avons réalisé à Dakar 45 entretiens non directifs auprès d'individus de nationalité sénégalaise (25-60 ans), issus des milieux professionnels de l'enseignement, l'informatique, des ressources humaines, du bâtiment, de la fonction publique, du *marketing* et du commerce.
 14. Nous avons réalisé différentes enquêtes dans les localités de Saly, Somone, Nianing, Warang, Mbour, Palmarin, Fadiouth, Ndangane et Toubacouta, où nous avons effectué des entretiens informels, de l'observation directe, ainsi que 46 entretiens non directifs et semi-directifs auprès de touristes semi-résidents et habitants locaux (pêcheurs, commerçants, prêtres, chefs de quartiers, guides, jeunes, mères de famille, chefs de villages).

les avantages d'un niveau de vie estimé très élevé (même si ces touristes semi-résidents sont de simples retraités issus de la classe moyenne), par simple comparaison avec le cadre de vie des habitants de ces zones rurales. De plus, les touristes semi-résidents refusent toute pratique des langues locales qu'ils jugent inutiles. Ils méconnaissent ainsi les subtilités qui leur permettraient de saisir davantage les réalités sociales de leur environnement. Enfin, bon nombre d'entre eux avouent accorder très facilement, et dès leur arrivée, une confiance presque aveugle à leurs voisins sénégalais : ils leur semblent être d'une nature très prévenante et hospitalière (« ils sont très souriants, paraissent parfois presque naïfs mais toujours prêts à rendre service »). Ce contexte accentue alors la résonance des plaintes des semi-résidents au sujet de tromperies diverses orchestrées par leurs voisins locaux. Or, elles reflètent simplement la confrontation infinie de multiples représentations sociales, fournies et entretenues par cet environnement socio-économique particulier.

Les touristes semi-résidents se plaignent également des sollicitations financières régulières dont ils font l'objet, c'est-à-dire des sommes bien précises que leur réclament des habitants locaux pour régler une ordonnance (en général ancienne et expirée), une urgence médicale pour un enfant malade, les dépenses d'une cérémonie familiale (surtout des funérailles), etc. Grâce aux discours humanitaires des ONG, très nombreuses dans le milieu rural sénégalais, ces sujets sont localement connus pour être « très sensibles » auprès des individus occidentaux. L'idée selon laquelle acquérir un niveau de vie proche des normes occidentales procure bien-être et épanouissement est également relayée par les idéologies développementalistes. La plupart des habitants locaux sont donc en attente de la compassion des touristes semi-résidents : le « *toubab* » possède assurément les moyens de pourvoir à leurs besoins, il est même de son ressort de le faire car il ne connaît pas le dénuement matériel mais un mode de vie raffiné. La notion de richesse matérielle est aussi associée à celle du savoir. En milieu rural notamment, le « *toubab* » apparaît très instruit car il a l'habitude de tout observer minutieusement et possède des moyens technologiques invraisemblables. Par extension, ces représentations sociales font de lui « celui qui aide » : il donne ce que des individus africains, même aisés, n'offriraient pas. Du point de vue des résidents locaux, leurs sollicitations financières semblent logiques et justes, de surcroît en échange des services et renseignements qu'ils fournissent aux touristes semi-résidents pour leur installation. Bon nombre de ces derniers associent cependant la récurrence de ces sollicitations à de la mendicité, et par extension à une caractéristique générale de la « population sénégalaise ».

Cependant, leurs activités et comportements au sein de leur localité d'accueil n'offrent pas toujours de limites très claires entre des actions qui relèveraient d'une « aide au développement » et les autres. En effet, les touristes semi-résidents font souvent appel à une conception misérabiliste

du don et de la pauvreté, qui implique un engagement personnel et nécessaire auprès de populations regardées comme victimes. Ils adoptent une approche à caractère humanitaire lorsqu'ils se rendent par exemple dans des concessions villageoises isolées de l'arrière-pays pour « soulager » ponctuellement les habitants de leur pauvreté. Beaucoup de touristes semi-résidents restent attachés au mythe du « paradis perdu », construit par les excursions touristiques des séjours hôteliers, qui idéalisent le mode de vie dans ces concessions. La pauvreté et le dénuement des habitants émeuvent facilement leurs visiteurs : la plupart des semi-résidents cherchent donc à leur venir en aide par des dons de médicaments, de vêtements, de fournitures scolaires, la construction de puits ou forages, de cases de santé, etc. Mais l'application de cette éthique reste ambivalente : elle se rapproche davantage du principe don/contre-don lorsqu'ils adhèrent ou créent des associations caritatives dont la finalité repose sur une « intégration » et une socialisation dans leurs localités d'accueil. Les touristes semi-résidents considèrent en effet leurs voisins immédiats moins démunis et paradoxalement trop demandeurs : les activités tertiaires développées grâce au tourisme dans ces bourgades rurales sont moins pénibles à leurs yeux que l'agriculture, activité de « survie » principale des concessions villageoises. Ils n'envisagent pas que les habitants de celles-ci puissent avoir des réactions semblables et un recours à des sollicitations financières, s'ils habitaient à proximité. De plus, dans ces concessions, les touristes semi-résidents ont affaire à des individus avec lesquels ils peuvent très peu communiquer, au contraire des bourgades touristiques dont une plus grande partie des habitants a été scolarisée et parle français. La distinction qu'ils opèrent entre différents types de dons et de « populations locales » n'est pas évidente pour leurs voisins locaux, qui leur attribuent donc souvent l'étiquette stigmatisante de « portefeuilles ambulants ».

Ces incompréhensions réciproques accentuent les fantasmes et représentations de « l'authenticité africaine » que possèdent les touristes semi-résidents. Ils effectuent par conséquent une distinction très manichéenne entre les « bons » et les « mauvais » Sénégalais : ceux qui sont très pauvres, c'est-à-dire les humbles, et ceux qui osent réclamer de l'aide sans en avoir réellement besoin, c'est-à-dire les individus paresseux, impolis et ingrats. Ils appliquent ce type de raisonnement lorsque par exemple, contrairement aux autres touristes, ils découvrent leurs dons de vieux vêtements en vente dans les marchés hebdomadaires proches de leur localité, de même que les piles de cahiers achetés (en surnombre) aux écoliers. Ces constats les scandalisent, considérant que leur soutien matériel devrait être salué et constituer une source constante de gratitude et de remerciements. Or, les normes locales ne reconnaissent pas l'existence du don gratuit, sauf dans les sociétés dont sont issus les individus « *toubabs* ». De plus, cette conception occidentale du don évoque une générosité louable, mais également un défaut de lucidité notoire. L'individu occidental est en effet couramment dépeint comme naïf, ce qui lui vaut un certain nombre de désagréments lorsqu'il s'installe localement. Par extension, s'il conteste cette image de généreux

donateur, il devient celui qui ignore les notions de « communauté » et de « solidarité ». Les touristes semi-résidents peuvent donc faire l'objet d'un ensemble de représentations contradictoires et situationnelles, permettant de distinguer localement les « bons » et les « mauvais » *toubabs* en fonction de leurs engagement et soutien financiers vis-à-vis du développement des infrastructures, des fêtes et cérémonies familiales, villageoises, au sein de leurs localités d'accueil. Les images et logiques sociales locales convoquées dans les rapports sociaux établis avec des touristes semi-résidents sont par ailleurs inspirées de l'imaginaire occidental lié au mode de vie « africain » : elles reflètent des valeurs et idéologies issues de conceptions judéo-chrétiennes et humanitaires. Or, le contexte local de « vie en communauté » implique davantage une méfiance systématique de l'Autre, constitutive de tout rapport social : on ne donne à autrui qu'un accès très limité à ce qu'il peut connaître de soi.

Nombre d'incompréhensions relatives à la notion de don se retrouvent également dans les relations que les touristes semi-résidents entretiennent avec leurs domestiques. Le recours à des logiques humanitaires face à des individus matériellement plus démunis, entretient, auprès de ces derniers, complexe et sentiment d'infériorisation. Le caractère paternaliste de cette conception éthique qui convoque, entretient et renforce différents stéréotypes du « sous-développement » et des modes de vie qu'il engendre altère en effet tout principe de confiance réciproque. Ainsi, lorsque des touristes semi-résidents donnent à leurs domestiques un salaire supérieur à la moyenne locale, offrent régulièrement des denrées, vêtements et médicaments pour leurs familles, ils ne s'attendent pas à ce que leurs domestiques en demandent davantage ou tentent parfois de les voler. Ignorant que donner sans obligation de retour n'existe pas localement et ne peut spontanément engendrer des pratiques de reconnaissance et de valorisation sociale, ces touristes semi-résidents ne se figurent pas non plus que ce qu'ils appellent « solidarité à l'africaine » correspond en réalité à un tissu d'obligations et d'échanges sociaux bien structuré. En outre, ils utilisent souvent ces relations avec leurs domestiques comme porte d'entrée sur leur société d'accueil, à laquelle ils tentent de s'adapter. En essayant de se lier d'amitié avec leurs domestiques ou en leur confiant d'importantes responsabilités, les semi-résidents leur confèrent donc également un pouvoir qui inverse celui du rapport classique de dépendance professionnelle et salariale, et les exposent à des relations sociales dont les contours deviennent rapidement ambigus.

Un imaginaire très exotique (Le Bihan 2007) associé à la femme et à l'homme africains est également très présent dans les discours des touristes semi-résidents, et les unions mixtes font également l'objet de tensions sociales. Plus une localité accueille de touristes, plus ce phénomène attire des jeunes femmes (issues des environs ou de ces mêmes localités) qui recherchent la compagnie d'hommes européens (situations que l'on retrouve dans de nombreux pays touristiques du Sud). Elles sont souvent localement

considérées au même titre que des prostituées, bien qu'il soit rare de rencontrer des familles qui refuseraient un « riche » gendre européen. Ces jeunes femmes entendent devenir les épouses de ces touristes semi-résidents, qui sont, pour la plupart, d'environ trente ans leurs aînés. Une partie d'entre eux seulement sont officiellement célibataires, mais il est fréquent que les hommes mariés, attirés par la jeunesse et l'image exotique de ces femmes, divorcent pour s'investir dans ces relations. La majorité de ces unions mixtes se termine cependant par des ruptures et des déceptions : on voit souvent ces jeunes femmes, alors accusées de trahison et de duplicité, obtenir la propriété de la villa du couple et demander une séparation, ou encore profiter de facilités administratives pour partir vivre en Europe. De nombreux touristes semi-résidents de la localité de Ndangane ont ainsi vendu leur villa suite à des désunions. D'autres, après avoir été déçus une première fois ou témoins des déboires de leurs amis, vivent en concubinage ou ne se marient qu'à la mosquée, si leur épouse est d'obédience musulmane, ce qui ne les engage pas sur le plan légal. Mais ce refus d'adopter les représentations et les obligations sociales locales relatives au mariage ne facilite pas non plus leurs relations avec le reste de leur communauté d'accueil.

La majorité des touristes semi-résidents investis dans des relations mixtes les envisagent cependant d'une autre façon : les complexes hôteliers ont donné naissance à un tourisme sexuel (y compris des réseaux de pédophilie), désormais très important dans beaucoup de quartiers résidentiels européens. Des hommes seuls y louent pour ces raisons une villa durant plusieurs mois : les quartiers de Saly Niakh-Niakh ou de la Somone en sont des exemples frappants. De plus en plus de femmes européennes également, célibataires et d'âge mûr¹⁵, utilisent ce type de villégiature pour rencontrer des jeunes hommes sénégalais dans le but d'agrémenter leur séjour, ou s'investissent dans des unions plus durables aboutissant souvent à des déceptions et à l'expatriation du jeune homme.

Les habitants locaux les plus âgés reconnaissent dans beaucoup de ces unions mixtes des jeux d'intérêt orchestrés par la jeunesse de leur bourgade : ils craignent cependant les risques qu'elles comportent (transmission du SIDA ou autres MST, abandon et désengagement du partenaire européen, etc.) pouvant être très préjudiciables à ces jeunes. Leurs aînés rejettent en outre les démonstrations publiques d'affection qu'elles occasionnent, et qui illustreraient l'indécence souvent associée aux comportements d'individus occidentaux, ou encore leur obsession pour une liberté individuelle et « moderne ».

Un autre point de tension qualifie localement les attitudes de ces derniers comme dénuées de pudeur. Il arrive par exemple que des résidents locaux se reconnaissent distinctivement sur des cartes postales et sur des *blogs* électroniques sur Internet, conçus à partir de photos prises par des touristes et des semi-résidents européens. Ils savent également qu'un certain nombre

15. Voir également l'article de C. SALOMON (dans ce numéro).

d'entre elles sont parfois rachetées par des journalistes, ou encore font l'objet de concours. La pratique de la photographie (surtout dans le cas du portrait) est souvent localement perçue comme dénigrante, car ces photos sont réalisées de manière impromptue, ou sans que le « photographe » n'en demande la permission. La plupart des résidents locaux refusent en outre d'être associés, par le biais de ces photos, à l'image d'un « pays sous-développé », éloigné de toute modernité. Certains ont en effet voyagé en Europe ou ont régulièrement fréquenté des Occidentaux : ils ont ainsi eu connaissance des questions générales que ces derniers se posent quant aux activités et aux mœurs du « milieu rural africain ». Or, les interprétations caricaturales qu'ils ont pu entendre à ce sujet méconnaissant les réalités sociales dont elles parlent, contribuent à accentuer cette distance établie avec les résidents et les touristes européens.

L'administration sénégalaise fait également l'objet de nombreux reproches de la part des touristes semi-résidents. Ces critiques sont source d'amertume et soumises à une importante généralisation contribuant à la construction de « caractéristiques typiques de la population sénégalaise » (les représentants de l'État seraient à leurs yeux représentatifs des « mentalités » des citoyens). Selon la majorité d'entre eux, l'accès à leurs titres fonciers ou encore l'immatriculation locale de leurs véhicules sont des parcours semés d'obstacles et de pots-de-vin. Leurs relations avec les forces de police (surtout pour la circulation routière) reposent également sur des tensions récurrentes. Par conséquent, beaucoup de touristes semi-résidents proposent facilement de l'argent à leurs interlocuteurs dans le but de parvenir plus rapidement à leurs fins, et s'enferment ainsi dans un cercle vicieux de corruption. Ils considèrent ces pratiques comme courantes et quotidiennes au sein d'une « société africaine », pour laquelle, selon eux, donner de l'argent à des fonctionnaires permet de contourner les lenteurs institutionnelles et appartient aux « us et coutumes » locaux. La question stéréotypée et très médiatisée de la « corruption en Afrique » constitue le support des représentations de ces semi-résidents. Or, une minorité d'entre eux ne suit pas ce raisonnement et obtient pourtant dans un délai raisonnable les documents demandés. Il est en effet localement connu que lorsque le « *toubab* » veut démontrer la supériorité de son savoir et la qualité de son éthique, jugeant par la même occasion ses interlocuteurs incapables d'être à sa hauteur, il court le risque de se retrouver financièrement spolié et abusé, en raison du caractère paternaliste de ses propres représentations.

L'analyse des pratiques sociales et des discours de touristes semi-résidents permet de saisir les invariants de représentations étant à la source de certaines tensions locales. D'une manière générale, nombre d'entre eux estiment que la « population sénégalaise » est composée d'individus de « nature » irrespectueuse, calculatrice, hypocrite, mendicante, raciste et inconstante, porteuse d'une « mentalité » difficile à comprendre et en partie immorale. Les constats des touristes semi-résidents s'appuient également sur l'incapacité supposée de leurs interlocuteurs à s'investir dans des échanges

« intellectuels ». N'ayant eu souvent accès qu'à une faible scolarisation et appartenant à des classes sociales économiquement faibles, les habitants sénégalais des localités touristiques de la Petite Côte et du Saloum apparaissent à leurs voisins européens « peu éveillés » et « superficiels », incapables de réflexion et de conceptualisation. Plus globalement, la « population sénégalaise » ne présenterait, pour la plupart des semi-résidents, aucun intérêt, curiosité ou envie d'échanger, et serait incapable de concevoir les bienfaits d'un enrichissement culturel réciproque. L'idéal de cette quête de l'Autre n'entre pas en adéquation avec la conception de la « rencontre » selon cet Autre, ni avec le contexte social dans lequel elle s'établit. Certains touristes semi-résidents tentent de ne pas généraliser ces jugements de valeur au sujet de leurs voisins locaux en choisissant d'entretenir des relations avec des Sénégalais dakarois, appartenant à des classes sociales plus aisées (avocats, médecins et enseignants). Mais guidée par des perceptions trop stéréotypées de leur environnement social, la majorité d'entre eux préfère fréquenter un réseau d'individus européens très dense, ce qui durcit certaines de leurs représentations et construit une frontière imperméable face à leur société d'accueil. Beaucoup justifient cette attitude communautariste en affirmant qu'elle répond à un rejet de leurs « efforts d'intégration » de la part de leurs voisins locaux, et que ceux-ci n'entreprendraient des rapports sociaux avec eux dans le seul but de profiter de leurs ressources économiques plus élevées.

Or, en s'intéressant aux points de vue de ces derniers, il apparaît davantage que conserver une certaine ségrégation sociale et spatiale avec ces touristes semi-résidents permet de pallier un certain complexe social. La plupart des résidents locaux comparent en effet leur mode de vie à celui de leurs voisins européens et craignent souvent de les inviter chez eux : leur environnement ne leur semble ni assez propre ni assez confortable pour ces hôtes. Une règle locale largement partagée suggère également qu'un individu doit fréquenter des personnes appartenant à sa classe socio-économique : se lier avec des résidents européens supposerait des conditions préalables d'égalité sociale justement inexistantes. Par extension, ce contexte de cohabitation, soulignant d'importantes disparités d'ordre matériel et de nombreuses confrontations relationnelles, amène certains groupes de résidents locaux à croire que leurs voisins européens sont convaincus de leur supériorité technologique et intellectuelle. Les premiers avancent souvent ce type d'analyse en expliquant, par exemple, que de nombreux semi-résidents ne retiennent pas les prénoms de leur voisinage dont les sonorités leur sont trop « peu familières », ou encore refusent d'essayer d'apprendre la langue de leur localité, ou à défaut le wolof. Les touristes semi-résidents leur signifient en retour que seule la langue française est reconnue, de manière administrative et juridique, officielle au Sénégal. Ils considèrent en outre sa maîtrise comme l'un des meilleurs outils de développement local, dont ils suivent souvent de près l'appropriation par les enfants de leur voisinage sans hésiter

à réprimander leurs parents. Ces attitudes confirment l'image locale et stéréotypée selon laquelle l'individu occidental fait preuve de condescendance face à tout ce qui lui est inconnu, réduisant notamment les émanations du continent africain à l'expression d'un « retard » constant et d'un primitivisme, dont la seule valorisation apparaît dans les activités touristiques.

La naissance de relations durables et de confiance s'établit localement selon des règles précises, dans la durée et la récurrence du contact avec l'Autre. Certains éléments, comme la connaissance de son statut au sein de son environnement social propre et quotidien, sont entre autres nécessaires, de même que l'établissement d'une distinction entre le sentiment de compassion qu'inspire l'Autre et la volonté de faire sa connaissance. Or, la frontière sociale établie entre semi-résidents et habitants locaux entrave toute adéquation avec les manières d'être et de faire de l'Autre. Dans ce contexte, la *téranga*¹⁶ sénégalaise ne possède plus qu'une valeur de politesse et, malgré leurs longs séjours récurrents, les touristes semi-résidents demeurent, dans le regard de leur localité d'accueil, des « individus de passage » avant tout intéressés par leurs loisirs balnéaires. Le phénomène de semi-résidence favorise en outre un environnement socio-économique alimentant et créant un certain nombre de frustrations et de stigmates, apposés aux types-idéaux sociaux que ceux-ci convoquent. Cependant, nos enquêtes, concernant notamment le tourisme interne, nous ont permis de constater que le quotidien de ressortissants européens/occidentaux expatriés ou résidents permanents au Sénégal (bien que moins dépendant d'un contexte de rapports socio-économiques inégaux) est également le théâtre d'antagonismes semblables à ceux précédemment évoqués.

Mises en scène quotidiennes du principe de « fascination répulsive »

Production d'une magie touristique, sublimation de la désillusion

Malgré leurs doléances récurrentes, de nombreux touristes semi-résidents séjournent dans les bourgades littorales de la Petite Côte et du Saloum, et affirment apprécier la spontanéité de leurs habitants. Ces derniers par exemple les saluent chaque jour nommément, ce qu'ils ne connaissent pas en Europe dans des quartiers urbains ou péri-urbains. Ce simple contact suffit à évoquer la « chaleur humaine africaine » qu'ils imaginaient avant leur installation et à maintenir un idéal de vie, tant que leurs contacts avec cet Autre restent cependant limités.

16. Le terme wolof « *téranga* » se traduit par accueil et/ou hospitalité. Érigé en valeur sociale nationale, il est également devenu l'un des éléments-clés des slogans publicitaires touristiques : « Le Sénégal, Porte de l'Afrique » y est souvent désigné comme le « Pays de la *téranga* ».

Parmi les touristes semi-résidents, certains organisent ou reprennent à leur compte des activités touristiques (gérance de campements ou de maisons d'hôtes, restaurants, clubs de sports, etc.). Il s'agit le plus souvent de familles et de couples (mixtes parfois), qui deviennent résidents permanents au Sénégal, et s'investissent dans un tourisme de proximité balnéaire et culturel. Une partie de ces établissements regroupe des commerces informels ou ne déclarant pas toujours le chiffre exact de leurs revenus, notamment ceux tenus par des retraités percevant ainsi un complément intéressant de leur pension européenne. La possibilité d'une reconversion professionnelle loin d'un environnement social quotidien, l'expérience d'une « aventure » dans un cadre de vie culturellement différent, l'ennui et le manque de divertissements des localités rurales (ou encore le blanchiment d'argent) constituent les principales raisons d'être de ces réceptifs de voyage. Leur promotion touristique s'appuie sur la diffusion d'images balnéaires alternatives à celles du « tourisme de masse » et du béton des complexes hôteliers. Elles mettent davantage en valeur le charme insolite d'un littoral « sauvage », inscrit dans des traditions culturelles « ethniques »¹⁷. Ce tourisme de proximité vend donc un milieu rural enchanteur, exotisé par une pointe de mysticité.

La bourgade de Palmarin, par exemple, devient une destination très prisée : elle comporte une dizaine de campements dont la simplicité attire de petits groupes de touristes, amateurs de lieux peu fréquentés. L'un de ces campements, tenu par un résident suisse, vend cette destination grâce à d'importantes références aux « traditions sérères » (combats de lutte, divinations, libations aux esprits et ancêtres, etc.). Cet établissement est composé de grandes cases (chambres de la clientèle), au milieu d'un jardin luxuriant possédant un « arbre sacré ». Celui-ci a été « sacralisé » par des habitants d'une localité voisine après la construction du campement pour le « protéger », grâce à l'esprit de l'ancêtre sérère très connu dont il porte le nom. Les habitants de Palmarin ignorent cette réalité et croient que cet arbre fait l'objet de libations et de prières prises en charge par l'une des familles du village, à l'instar de plusieurs autres « bois sacrés »¹⁸. Selon le propriétaire, son « arbre sacré » lui aurait permis de deviner durant deux années consécutives l'arrivée de la pluie et les meilleurs endroits pour les semences. Un certain nombre d'anecdotes semblables sont racontées aux touristes et exposées sur le site Internet du campement. Celui-ci propose en outre des prestations de lutte sérère (produit culturel intéressant en raison de l'ensemble des « rituels » qui précèdent les affrontements sportifs), et des mises en

17. Les localités touristiques de la Petite Côte et du Saloum sont situées dans ce qui est présenté comme le « pays sérère », dont les populations, à dominance catholique, sont réputées, entre autres, avoir recours à des pratiques religieuses rituelles dites « animistes ».

18. Les prières et les libations effectuées dans le secret auprès des bois sacrés sont à la charge d'un représentant local issu d'une lignée maternelle précise, dont les habitants du village n'ont pas forcément connaissance.

scène de « cérémonies sérères » (fiançailles, mariages, baptêmes, etc.). Ces dernières sont des théâtres circonstanciés que quelques habitants de Palmarin reproduisent sous formes de séquences revues et corrigées pour ne pas en révéler les « secrets ». Or, selon le propriétaire du campement, les pratiques animistes sérères devraient être présentées au grand public et dépasser les tabous les entourant, idée qui provoque un certain nombre de polémiques avec des notables du village et ne favorise pas non plus l'« intégration » locale de ce résident. La majorité des gérants hôteliers européens de Palmarin pensent cependant que ces croyances sont entretenues par une population superstitieuse éloignée des courants de la modernité. Leurs discours utilisent le stéréotype selon lequel l'individu africain s'accomplit grâce à ses émotions et ses intuitions, par opposition à l'individu occidental symbolisant la rationalité. Certains reprennent souvent les mots de L. S. Senghor (1956) « L'émotion est nègre, comme la raison est hellène », qui, dans une perspective afrocentriste de revalorisation, ont finalement accentué certaines représentations occidentales exprimant l'infériorité de l'individu africain. Un autre campement de Palmarin, tenu par un résident français, possède des chambres adossées à des baobabs, projet *a priori* inimaginable pour la communauté villageoise. Le baobab en « pays sérère » fait l'objet de sacrifices, par conséquent de certains tabous, et servait anciennement de tombe aux griots. Ce campement se situe en outre à proximité d'un « bois sacré » très respecté localement, où les habitants ont souhaité faire des sacrifices avant l'installation de l'établissement. Cette confrontation d'une activité touristique aux règles de la culture locale fournit des anecdotes très utiles à la promotion du campement et alimente toutes sortes de rumeurs qui attisent la curiosité de sa clientèle.

Les résidents européens gérants d'activités touristiques sont perçus dans leurs localités respectives comme un soutien potentiel de la vie économique locale. Ils font aussi l'objet de sollicitations financières, puisque leurs activités commerciales génèrent, aux yeux de leurs communautés d'accueil, des devises conséquentes. La question de l'emploi est aussi l'objet de tensions récurrentes. Bien que les postulants locaux n'aient souvent pas le niveau ou l'expérience requis pour travailler dans ces établissements, leur insistance soutient l'idée selon laquelle ces emplois sont une juste contrepartie de l'installation de ces hôtels et campements dans leur environnement local. En outre, ces derniers emploient de nombreux Sénégalais formés aux métiers de l'hôtellerie sur la Petite Côte ou à Dakar, ainsi que des expatriés européens pour certains postes de direction. Des emplois tels que jardinier, réceptionniste ou piroguier sont donc parfois confiés à des habitants natifs de ces bourgades touristiques. Les relations que les gérants hôteliers entretiennent avec ces employés ont également pour objectif de leur permettre de mieux s'intégrer à leur environnement social local, selon le modèle pourtant problématique des relations avec leurs domestiques. Les gérants hôteliers n'apprennent en effet aucune des langues locales qu'ils jugent inutiles, ce qui ne facilite ni l'entente ni le dialogue avec leurs communautés d'accueil.

Ils se voient en outre régulièrement reprocher l'introduction de problèmes de mœurs (relations parfois pédophiles, abus d'alcool, etc.) au cœur de ces localités.

N'étant pas dans les meilleurs termes avec les habitants de ces dernières, ces gérants d'établissements touristiques observent majoritairement une ségrégation relationnelle et spatiale, ajoutant aux points soulevés ci-dessus des raisons identiques à celles évoquées par les touristes semi-résidents. Ils sont en revanche très investis dans des associations de développement ou d'appui financier et logistique, aide qu'ils considèrent comme la compensation attendue de leur implantation commerciale et le moyen d'atténuer les plaintes dont ils peuvent faire l'objet. Ils sont en outre très fiers de pouvoir contribuer à « l'évolution » de leur village d'adoption pour lequel ils souhaitent un progrès collectif. Leurs idées s'opposent cependant à celles de la majorité des résidents locaux qui définissent davantage le « développement » comme le soutien et la réussite d'activités et de projets individuels. Dans ce contexte social marqué par des antagonismes conséquents, les clientèles touristiques de ces établissements représentent souvent une « bouffée d'air frais » pour leurs gérants/propriétaires. Ces activités commerciales limitent leur isolement social : ils reconnaissent partager avec ces touristes des représentations, des valeurs, des sensibilités et des imaginaires similaires dans leur expérience de résidence et de découverte du Sénégal. Leur clientèle regroupe le plus souvent des professionnels expatriés d'origine européenne installés à Dakar ou à Saint-Louis, désirant changer de décor, fuir le vacarme et la pollution urbaine, et se détendre dans les régions du « vrai » Sénégal. Sont également intéressés quelques touristes individuels qui préparent leur voyage *via* Internet, ainsi que la clientèle des structures spécialisées dans le tourisme de découverte. Beaucoup d'entre elles possèdent un « réceptif » ou leur siège installé dans la capitale et sollicitent principalement leur réseau de connaissances européennes investies dans le tourisme pour organiser leurs circuits et leurs excursions. Elles recherchent fréquemment des établissements qui ne sont pas fréquentés par le « tourisme de masse » et qui adoptent un style « local », « authentique » et original.

Tourisme et expatriation : mise en réseaux d'images exotiques, pérennité d'une frontière sociale

La clientèle de ces « réceptifs », exclusivement européenne/occidentale, est aussi facile à intéresser que celle du tourisme international, grâce à cette attraction combinée de la ruralité africaine et des loisirs littoraux. La plupart des représentations au sujet de la « société sénégalaise », dénotées dans les discours d'individus européens adeptes de ce tourisme de proximité, présentent de nombreuses convergences avec les images et les perceptions de visiteurs issus du tourisme international et de (semi-) résidents européens. Pour ces

individus expatriés au Sénégal¹⁹, vivre en ville renforce leur idéalisation du « milieu rural africain » : ils considèrent ces populations (qu'ils cataloguent pour partie comme animistes) plus intéressantes, « humaines », aimables et accueillantes. Leurs escapades touristiques sont également un remède ponctuel contre le *stress* de la grande ville, qu'ils caractérisent par l'anarchie de ses infrastructures et par l'agressivité de ses habitants. Nombre de ces résidents européens considèrent en effet que les modes de vie sénégalais urbains s'organisent selon un « mauvais principe d'imitation de l'Occident » (manque d'esthétique des villes, mauvaise influence de la « modernité » sur la « culture originelle », « interpénétration dégénérante des cultures », etc.). La fascination qu'exerce sur eux le monde rural repose donc elle aussi sur les images et stéréotypes d'une « authenticité africaine » préexistants à ce contexte touristique et qu'il entretient. Découvrir « les profondeurs » du pays et la « vie des villages » représente pour certains une source d'indices utiles à leur adaptation quotidienne en milieu urbain. Ils déclarent par exemple mieux comprendre la « valeur locale » accordée au travail et trouver une explication à ce qu'ils définissent comme une logique improductive du temps que leurs collègues sénégalais privilégieraient en contexte professionnel. La « lenteur » du rythme de vie villageois qu'ils constatent leur permet de déduire qu'il se reproduit simplement en ville à l'identique, oubliant qu'une grande partie des professionnels qu'ils y côtoient (notamment dans la capitale) ont rarement vécu en milieu rural. Les stéréotypes concernant le manque de rigueur et la paresse intrinsèques des individus « africains » sont ici aussi entretenus et renforcés par cette autre mise en tourisme de la ruralité sénégalaise.

Dans leur quotidien, la grande majorité de ces expatriés européens n'apprend aucune des langues nationales, considérant la communication en français plus facile et plus avantageuse pour l'« avancée » du pays. Ainsi, le wolof, qui est la langue la plus utilisée en ville, leur paraît un dialecte impossible à maîtriser mais surtout d'aucune utilité. La pratique de la religion musulmane et l'inégalité des genres qu'elle instaure sont également à leurs yeux synonymes d'entraves au développement. Ils se plaignent plus généralement des nombreuses sollicitations financières dont ils font l'objet, ou encore de la lenteur des institutions, de leur manque de démocratisation et de modernisation. Enfin, beaucoup caractérisent les individus sénégalais par leur superficialité, leur manque d'intégrité, leur laxisme, leur incapacité

19. Nos séjours réguliers au Sénégal depuis 2003 nous ont permis d'analyser certaines situations et représentations sociales concernant des résidents européens expatriés. Ceux-ci vivent généralement au Sénégal entre trois et vingt ans consécutifs. Nous avons complété des notes d'observation directe et entretiens informels par 37 entretiens non directifs réalisés à Dakar auprès d'individus européens qui participent à ce type de tourisme : stagiaires et étudiants (25-30 ans), agents de développement en activité et à la retraite (30-65 ans), enseignants (35-50 ans), médecins (45-70 ans) et cadres de multinationales (30-45 ans).

à agir par anticipation, leur manque de curiosité et d'intérêt pour l'Autre, leur haute aptitude au racisme et à la corruption, etc. Leurs discours dépeignent un ensemble de causes négatives et endogènes qui entretiendrait l'état de sous-développement du pays sur les plans matériel et socioculturel, plus évident encore, selon eux, au sein du quotidien urbain. Ces représentations sociales, précédemment rencontrées auprès de touristes et de semi-résidents, ne constituent donc pas une conséquence directe du développement du secteur touristique au Sénégal, bien qu'elles l'aient totalement investi.

Les points de repères sociaux des expatriés européens apparaissent souvent très stéréotypés. Ils attribuent eux aussi régulièrement ce fameux rôle de « guide local » à leurs domestiques (avec les difficultés précédemment citées), et estiment plus intéressante la fréquentation d'individus locaux appartenant à des classes sociales peu aisées, qu'ils supposent plus représentatives des « vraies réalités de la vie africaine ». Dans le cas contraire, les individus avec lesquels ces résidents européens se lient ont souvent la particularité de savoir se détacher, par le biais de discours et attitudes spécifiques, des réflexes locaux et normes sociales que leurs interlocuteurs occidentaux jugent traditionalistes. De même, ces derniers choisissent souvent de fréquenter des expatriés africains non sénégalais qui leur fournissent un autre type de regard distancié sur cette société d'accueil. Les résidents européens semblent effectivement plus à l'aise pour échanger avec des individus ayant du recul sur leur environnement local, et qui paraissent, par conséquent, plus aptes à s'adapter à leurs analyses critiques et à leur aparté social. Savoir manipuler les normes locales est un gage d'intelligence aux yeux de bon nombre d'expatriés : ils regardent en effet les « sociétés africaines » comme particulièrement contraignantes vis-à-vis de la liberté et de l'épanouissement individuels. Ces attitudes ne leur permettent pas cependant de maîtriser les subtilités des codes qui régissent leur quotidien local, mais ils partagent, confrontent et confortent leurs images de la société sénégalaise au sein de larges réseaux de ressortissants occidentaux. Ils adoptent alors, les uns vis-à-vis des autres, un jeu de concurrence, cherchant à se distinguer comme de fins analystes des rouages de leur société d'accueil, et se perçoivent par conséquent beaucoup plus ouverts et habiles que leurs compatriotes issus du tourisme international.

Postcolonialité et discours de « l'entre-soi », miroirs d'un phénomène local d'attraction-répulsion sociale

L'ensemble de nos analyses démontre la récurrence d'un antagonisme latent entre ressortissants européens/occidentaux et résidents locaux. Certains contextes politique, historique et économique ont posé des cadres qui permettent d'appréhender aujourd'hui les relations que ces catégories d'individus entretiennent. La première continue d'appartenir à la classe aisée de

la société sénégalaise : touristes semi-résidents et expatriés possèdent des revenus beaucoup plus importants que la moyenne locale, occupent des postes de direction dans nombre d'entreprises locales et multinationales, enfin beaucoup bénéficient des avantages économiques du statut d'expatrié. Ce principe de migration du Nord vers le Sud, ainsi que l'économie de loisirs qu'il entraîne, permet l'acquisition d'une qualité de vie très recherchée, favorise certaines frustrations sociales mais aussi de nombreuses critiques ouvertes du « sous-développement ». Dans ce contexte, ces critiques représentent le point le plus sensible qui entrave les rapports entre résidents européens et locaux. Les analyses des premiers génèrent localement, en milieu rural et urbain, un principe de repli et de protection identitaire, ainsi que des discours faisant preuve d'une hostilité souvent d'ordre politique, marqués par des références postcoloniales et afrocentristes. L'individu occidental redevient alors « l'ancien colon » : ses propos sont jugés condescendants et on attend davantage de lui qu'il se repente. Sa critique est estimée facile dans un rapport dominant/dominé où il détient la meilleure place : l'utilisation moralisatrice du souvenir de la colonisation est récurrente face à des individus considérés comme non investis dans les réalités sociales locales. Leurs leçons et définitions de ce que devrait être le progrès économique, politique, social et culturel du pays sont par conséquent fortement rejetées.

Pourtant, au-delà de ces considérations identitaires, le marqueur de distinction sociale cristallisé par le terme « *toubab* » est initialement le produit d'un préjugé favorable. Dans les milieux professionnels par exemple, il évoque avant tout l'image d'un expert, nécessairement plus compétent qu'un individu local qui possède une fonction et une formation identiques. Les niveaux socio-économique et technologique modernes associés au mode de vie de l'individu occidental lui confèrent cette valorisation implicite. La période de la colonisation, les modes de loisirs touristiques, ainsi que le recours à l'expertise européenne au sein d'entreprises et d'instituts locaux, ont fortement accentué l'ambivalence des représentations sociales associées à l'individu occidental. Celui-ci mobilise également des références fortes en termes d'ascension sociale, de chance et d'épanouissement personnel. Ces images admiratives ont produit l'idéal-type du « *toubab* » au sein de la société sénégalaise²⁰. Dans ce contexte, l'emploi du mot « *toubab* » suggère souvent une critique dévalorisante de la part du locuteur, le reproche d'avoir renié des valeurs et comportements « africains » adaptés à un environnement local spécifique. Mais il évoque tout autant un sentiment d'envie et d'admiration de manières d'être et de vivre « plus modernes ». Cet idéal-type est généralement associé à des individus locaux imitant ou se rapprochant des

20. Ici encore, ce phénomène n'est pas propre au Sénégal. Nos entretiens avec des individus expatriés d'origine africaine nous ont permis de connaître l'existence d'une telle catégorisation sociale dans d'autres pays de la sous-région ouest-africaine.

comportements associés à l'individu occidental : ils parlent davantage français que wolof (ou toute autre langue locale), « gomentent » leur « accent africain », refusent de manger du riz quotidiennement au profit de plats cuisinés européens, inscrivent leurs enfants dans des écoles privées qui suivent le programme d'enseignement français, mangent à table et plus rarement « au bol » ou à la main, portent souvent des tenues vestimentaires occidentales, font preuve de retenue extrême dans leurs rapports avec autrui, ou encore vivent en famille au sens le plus restreint du terme. Être un « *toubab* » lorsque l'on est sénégalais s'applique donc à un ensemble de situations très diversifiées de la vie courante, et notamment celles qui ont trait aux activités de loisirs. En effet, bien que rarement prise en compte dans les statistiques, une certaine frange de la population urbaine locale²¹ (à laquelle on peut rattacher des individus expatriés d'origine africaine) participe aux mobilités du tourisme interne. Ces vacanciers locaux ont une idée précise de ce que leurs homologues occidentaux viennent chercher au Sénégal (du « brut », de « l'exotique » et du « folklore »), mais leurs pratiques impliquent essentiellement des déplacements pour des visites familiales, et, en proportion croissante, la location de villas dans des résidences de vacances ou celles de particuliers sur la Petite Côte et à Saint-Louis, durant de longs week-ends et au cours de l'hivernage. Ces pratiques touristiques contribuent donc à l'entretien d'un processus de distinction sociale fondé sur les représentations locales du mode de vie occidental. Celui-ci produit également des discours « auto-critiques » que l'on retrouve fréquemment dans des conversations quotidiennes, notamment au sujet du manque constant d'entretien des infrastructures, de l'insalubrité généralisée, de l'indiscipline, l'assistanat et la passivité récurrents d'une « mentalité sénégalaise » essentiellement attachée à des relations d'intérêts, etc. Ces discours mettent en avant différents points compris localement comme des handicaps au fameux « progrès » socio-économique du pays, pour certains identiques dans leur constat et leur analyse à ceux produits par des touristes et expatriés occidentaux. Ils appartiennent cependant à des discours de « l'entre-soi » et sont rarement prononcés devant ces derniers, car ils reflètent les fondements de profonds enjeux identitaires et politiques.

Le principal reproche formulé à l'encontre des ressortissants occidentaux concerne donc leur manque d'adaptation aux modes de vie locaux, y compris en contexte touristique. On attend d'eux qu'ils apprennent à observer et à comprendre la façon dont la société sénégalaise fonctionne et la manière dont ses protagonistes interagissent les uns avec les autres. De nombreuses caractéristiques du portrait local de l'individu occidental se réfèrent en effet à ses difficultés à accepter l'Autre au-delà de la valeur exotique et primitive qu'il lui confère, raison principale pour laquelle il fait l'objet de stéréotypes

21. Il s'agit surtout d'individus appartenant à la tranche d'âge 30-50 ans et souvent issus des secteurs d'activité suivants : enseignement privé, santé, fonction publique (cadres), ressources humaines, *marketing*, professions libérales.

bien ancrés. La définition suivante, recueillie lors d'un entretien, résume assez bien l'ensemble des représentations sociales locales construites à son égard : « Le toubab est celui qui vient vers moi mais qui ne sait pas qui je suis. Il n'essaie pas de le savoir et ni de se mettre à ma place car pour lui nous sommes trop différents. » Cependant, lorsqu'un touriste semi-résident ou un expatrié européen parvient à recadrer ses perceptions de « l'Afrique » et adopte certaines règles locales fondamentales (l'art de la plaisanterie est en ce sens très utile, notamment s'il utilise à bon escient quelques termes linguistiques locaux), il obtient la reconnaissance d'un statut social valorisant. On lui octroie par exemple des responsabilités au sein de sa localité ou de son quartier, pour lesquels il est un intermédiaire et un confident des plus précieux contribuant à résoudre des litiges importants (problèmes d'héritage, de mariage, de grossesse illégitime, etc). Cependant, la plupart des ressortissants occidentaux possédant cette volonté de s'adapter imitent fréquemment les codes sociaux locaux sans réellement les comprendre. L'une de leurs particularités est de ne pas savoir se situer dans la société sénégalaise : ils fréquentent souvent, par exemple, des individus étiquetés localement comme marginaux mais qu'ils n'identifient pas nécessairement comme tels (dissidents mourides *Baye Fall*, ou individus en conflit et en rupture avec leurs familles), pensant au contraire faire preuve « d'intégration » sociale. Ils méconnaissent en réalité l'importante référence locale qu'ils personnifient. Identifiés comme appartenant à une communauté socio-culturelle « étrangère », les modes de vie et les imaginaires sociaux occidentaux sont pourtant bien étiquetés et localement décryptés, notamment grâce à l'histoire de la colonisation, aux phénomènes d'immigration et aux médias. L'individu occidental appartient davantage à cette société sénégalaise qu'il en est un élément exogène : il y occupe de fait une place incontournable, mais il n'en a généralement pas conscience, souvent convaincu d'être affublé de clichés péjoratifs à l'instar de tout étranger dans une société d'accueil. Ceci résulte en partie de l'ambivalence des représentations locales qui caractérisent la figure sociale de l'Autre occidental. Sa définition est à la fois issue d'une valorisation postcolonialiste de la « culture africaine » qui la discrédite et d'une réappropriation de ses références sociales et identitaires. Elle met ainsi en scène les schèmes spécifiques d'une « fascination répulsive » locale, produit d'une confrontation directe avec celle qui gouverne les imaginaires sociaux occidentaux. L'ambiguïté de ce rapport social, peu analysée dans les deux sens de l'interaction, se révélant particulièrement saillante dans le cadre du tourisme de longs séjours et de l'expatriation, n'est-elle pas également constitutive de tout contexte d'interlocution entre le continent africain et l'Occident ?

Centre d'études africaines, EHESS, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

COURADE, G. (dir.)

2006 *L'Afrique des idées reçues*, Paris, Belin.

DOQUET, A.

2005 « Tous les Toubabs ne se ressemblent pas. Les particularités nationales des étrangers vues par les guides touristiques maliens », in GEMDEV & UNIVERSITÉ DU MALI, *Mali-France. Regards sur une histoire partagée*, Bamako, Éditions Donniya ; Paris, Karthala.

DOQUET, A. & LE MENESTREL, S.

2006 « Introduction : Tourisme culturel, réseaux et recompositions sociales », *Autrepart*, 40 : 3-14.

DUVAL, M.

2000 « Deux catégories de l'altérité : entre fascination et répulsion », *Ethnologies comparées, Frontières*, Revue électronique du CERCE.

ECHTNER, C. & PRASAD, P.

2003 « The Context of Third World Tourism Marketing », *Annals of Tourism Research*, 30 : 660-682.

JEWSIEWICKI, B.

1991 « Le primitivisme, le colonialisme, les antiquités "nègres" et la question nationale », *Cahiers d'Études africaines*, XXXI (1-2), 121-122 : 191-213.

LE BIHAN, Y.

2007 *Construction sociale et stigmatisation de la « femme noire ». Imaginaires coloniaux et sélection matrimoniale*, Paris, L'Harmattan.

MASURIER, D.

1998 *Hôtes et touristes au Sénégal : imaginaires et relations touristiques de l'exotisme*, Paris-Montréal, L'Harmattan.

QUASHIE, H.

2009 (à paraître) « Quête muséographique de l'Autre. Les enjeux symboliques de pratiques touristiques à vocation "culturelle" au Sénégal », *Articulo, revue de sciences humaines*, hors série, 2.

SECA, J.-M.

2001 *Les représentations sociales*, Paris, Armand Colin.

SENGHOR, L. S.

1964 « Ce que l'homme noir apporte », *Liberté 1, Négritude et humanisme*, Paris, Éditions du Seuil : 24.

RÉSUMÉ

Les contextes de semi-résidence touristique et d'expatriation au Sénégal favorisent l'étude d'interactions quotidiennes entre des groupes sociaux minoritaires de ressortissants européens/occidentaux et leurs voisins locaux. Cette cohabitation avec l'Autre semble renforcer l'élaboration de frontières et stéréotypes, assez proches dans leurs fondements de ceux que l'on retrouve dans des contextes touristiques plus classiques. L'analyse des rapports sociaux que cette « rencontre culturelle » instaure et de son environnement sociopolitique et identitaire révèle l'existence de regards et représentations croisés particulièrement conflictuels et ambigus.

ABSTRACT

The Disillusions and Scars of the Exotic. Everyday Cultural and Touristic Immersion in Senegal. — Frames of semi-residential tourism and expatriation in Senegal set daily interactions between social minorities of Westerners and their national neighbours. This living together seems to maintain and strengthen social boundaries and stereotypes, which are grounded as those of more classic tourist contexts. Analysing the social interactions this specific cultural encounter stages within its historical and political environment highlights very ambiguous and conflicting positions.

Mots-clés/Keywords : Sénégal, altérité, expatriation, tourisme balnéaire, tourisme culturel, tourisme de semi-résidence, stigmatisation sociale/Senegal, alterity, expatriation, seaside tourism, cultural tourism, semi-residential tourism, social stigmates.